
Le mal blanc

Author(s): Hugues PANASSIE

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 146-148

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346691>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

Le mal blanc

par Hugues PANASSIE

Vers la fin de 1946, un livre extraordinaire à tous les points de vue a été publié aux Etats-Unis : *Really the Blues*, par Milton « Mezz » Mezzrow^o, grand musicien de jazz, et un des très rares musiciens de race blanche qui soient parvenus à jouer exactement comme les Noirs des Etats-Unis, c'est-à-dire à faire du jazz authentique.

Bien que Mezzrow exprime dans plusieurs passages ses idées sur le jazz, *Really the Blues* est avant tout une autobiographie — comparable à un passionnant roman en raison de la vie extraordinaire qu'a menée Mezzrow, et de l'art, de la sincérité, de la chaleur avec laquelle il la raconte.

Mezzrow est un de ces rares Américains qui aient le courage de lutter contre le préjugé de race sévissant aux Etats-Unis, où chaque année plusieurs Noirs sont assassinés, lynchés à cause de la couleur de leur peau, sans parler des mille persécutions que tous ont à subir quasi quotidiennement.

Tout jeune, Mezzrow a entendu la belle musique des Noirs américains, les poignants blues chantés par ces hommes doués d'une si belle voix et d'un sens très profond du chant. Mezz a tout de suite aimé cette musique. Et il a voulu connaître les hommes qui la créaient. Il s'est mêlé à eux et, chose inouïe aux Etats-Unis, a épousé une Noire, ce qui a eu pour effet de le mettre au ban de la société américaine. Mais peu lui importait. Il a proclamé dans son livre que la race noire était « sa race d'adoption ». Le grand écrivain noir Richard Wright lui avait conseillé, après lecture des épreuves de son livre, de l'intituler « Autobiographie d'un ex-Blanc », ce qui, quant à l'esprit, eût été tout à fait exact.

Mezz n'a pas seulement aimé les Noirs pour leur belle musique. Il les a aimés pour eux-mêmes, il les a aimés parce qu'il les trouvait plus humains que les Blancs, parce que, dans les plus mauvais jours, il a rencontré chez eux une compréhension, une amitié qui lui ont fait défaut chez les gens de sa propre race.

Il serait naïf de croire que Milton a été attiré vers les Noirs par une affinité de tempérament. Je me porte ici témoin que les Blancs qui ont assidument fréquenté les Noirs des Etats-Unis, qui les connaissent bien, ont éprouvé la même impression que Milton, et je m'inscris moi-même parmi ces témoins. Je ne fais pas ici de racisme inversé. La race noire n'est pas en elle-même supérieure à la race blanche — pas plus qu'elle ne lui est inférieure. Il y a des Blancs sympathiques et

CHRONIQUE

des Noirs antipathiques. Mais la race blanche a joué une grosse partie et semble l'avoir perdue. Son effort vers le progrès, la civilisation s'est terminé par un piteux échec. Les Blancs n'ont pas su dominer leurs ingénieuses découvertes qui sont finalement devenues de diaboliques inventions. Les plus beaux fruits de notre course vers ce qu'on appelle dérisoirement « progrès », nous les connaissons : guerres maudites, comme jamais l'humanité n'en avait connues, régression dans presque tous les pays du monde de cette liberté pour laquelle on s'était si ardemment battu, cette liberté qui est un des biens les plus précieux de l'homme et dont on peut craindre la disparition prochaine sur de nombreux points du globe.

Pour avoir voulu vivre mieux, nous connaissons à présent une vie parfaitement mesquine, médiocre, aux entraves multiples, une vie rongée de soucis, une vie traquée. Chacun d'entre nous est réellement traqué par l'Etat, qui nous dépouille, une à une, de toutes nos initiatives, qui ne nous considère plus comme un homme mais comme un numéro, un pion mécanique sur l'échiquier de la société. Ainsi harcelés, nous avons perdu notre joie de vivre.

Cette joie de vivre, les Noirs, eux, l'ont conservée. Ils ont généralement eu une vie plus douloureuse que la majorité des Blancs parce que persécutés par une race plus puissante. Et bien, malgré tout ce qu'ils ont enduré et endurent encore, j'ai la conviction absolue qu'ils sont plus heureux que leurs persécuteurs. C'est qu'ils ont un goût de la vie que nous avons perdu. Ils ne connaissent pas l'atroce ennui de l'homme blanc, qui est à charge à lui-même. Qui n'a observé la morne atmosphère d'ennui du dimanche dans la plupart de nos villes ? Sauf l'inévitable séance au cinéma, l'homme blanc ne sait plus que faire de lui-même. Il s'est laissé abrutir par sa civilisation. Il n'en est pas le bénéficiaire mais la victime.

Les Noirs connaissent la même inquiétude, les mêmes peines que les Blancs. C'est une sottise suffisance de la part des Blancs que de se croire seuls capables de « tourments métaphysiques ». Mais, du moins, le Noir vit le présent. Il le prend pour ce qu'il est, bon ou mauvais, mais il le vit au lieu de se le gâcher par la crainte de l'avenir (à laquelle il est pourtant aussi sensible que le Blanc) ou de le fuir en se réfugiant dans une sentimentale et vaine hypothèque sur le lendemain. C'est pourquoi le Noir moyen a tellement plus de vitalité que le Blanc moyen. Il est présent. Le Blanc devient, de plus en plus, un perpétuel absent.

C'est à ce point de vue — et seulement à celui-là — que le Noir peut être comparé à un enfant. Non par la puérilité (encore un de ces clichés inventés par l'orgueil du Blanc) mais par sa vitalité, son goût de la vie, sa faculté à vivre le présent.

Aujourd'hui la culture, qui devrait perfectionner l'homme, l'étouffe parce qu'au lieu d'être la saine gymnastique de l'esprit, apprenant à penser par soi-même, elle n'est, la plupart du temps, que compilation abrutissante, accumulation d'idées toutes faites, de préjugés. A de rares exceptions près, le Blanc ne résiste pas à ce régime ; il finit par être tout juste bon à se laisser mener à l'abattoir. Voici que le Noir, en contact avec le Blanc, commence à être soumis au même régime. Attention. Les mêmes causes risquent de produire les mêmes effets. Je ne fais pas d'opposition de race. Quelles que soient les différences naturelles entre le Blanc et le Noir, ce sont avant tout des hommes.

PRESENCE AFRICAINE

L'opposition — très forte, vraiment — provient surtout de la différence de vie.

Dans notre orgueil, nous croyons que nous apportons aux Noirs les « bienfaits de la civilisation ». En réalité nous leur apportons la lettre de cette civilisation sans son esprit. Nous leur apportons une civilisation formaliste, pétrifiée, non une civilisation vivante. Peut-être les faisons-nous bénéficier du bien-être matériel dû à quelques-unes de nos découvertes ; encore n'est-ce pas toujours sans contrepartie... Mais notre apport spirituel ! Ici, nous ne donnons, neuf fois sur dix, que des exemples de corruption ou de déliquescence.

Non, ce n'est pas nous qui avons à communiquer nos richesses. Nous ferions mieux de recueillir celles que les Noirs peuvent nous donner par leur manière de vivre, sans s'en apercevoir. Des nigauds croieront peut-être que je prêche ici je ne sais quel ridicule « retour à la nature ». Ce serait absurde. On ne force pas son naturel. Non, ce que je veux dire, c'est qu'en cessant de considérer la race noire du haut de notre culture et en la regardant vivre nous pourrions peut-être prendre conscience de la perversion complète de cette culture — j'entends par là que nous avons inversé l'ordre des valeurs : nous confondons le but et le moyen. Cette inversion donne à tous les rangs de l'échelle sociale d'effarants résultats. Pour me faire mieux comprendre, pour concrétiser, je prendrai un petit exemple, apparemment secondaire, mais lourd de signification : celui du baccalauréat ou, plus généralement, de l'examen scolaire. Quelle est la raison d'être de cet examen ? Vérifier si l'élève a bien appris et compris ce qu'il doit savoir. Et que voyons-nous ? Au lieu de faire travailler les enfants, les adolescents pour leur ouvrir l'esprit, on les fait travailler... en vue de l'examen ! L'examen, qui devrait être simplement un moyen de contrôle, devient le *but* des études ; telle est notre conception moderne de la « culture » quant aux études scolaires. Etendez cette remarque aux autres domaines de la vie actuelle, et vous verrez qu'il en va de même presque partout.

Tel est le désordre contemporain. Non, vraiment, nous n'avons pas à nous vanter, nous autres Blancs. Avec toute notre science, nous sommes arrivés au point où nous sommes mûrs pour toutes les sottises : il fait peu de doute que, dans un avenir très prochain, au nom de la liberté, on abolira la liberté aux applaudissements de la foule. Et à ce moment-là, je vous parie que nous irons encore faire la roue, comme le paon, pour livrer à l'admiration des peuples « sauvages » les fruits de notre civilisation.

